

Une maladie helvétique : "la doctorite"

Autor(en): **Savary, L.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223347>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :

Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne

Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**

Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.Compte de chèques postaux **II. 1160**Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

UNE MALADIE HELVÉTIQUE. « LA DOCTORITE ».

Notre excellent confrère L. Savary publie dans le « Journal suisse de Paris » ces lignes pleines de vérité et de verve :

N A souvent dénoncé le fâcheux usage qui s'est introduit dans la Suisse romande, sous l'influence de nos chers confédérés d'outre-Sarine, de faire précéder du titre de docteur le nom de personnes qui ne sont point du tout médecins.

Philippe Godet fit jadis une campagne contre cette habitude, à laquelle, récemment, M. Alfred Lombard s'attaquait à son tour, dans son excellente brochure : *Une terre, une langue*. A maintes reprises, nos journaux ont déploré les ravages qu'exerce cette véritable maladie qu'un spirituel chroniqueur a baptisée la « doctorite ». Au surplus, ces journaux eux-mêmes sont parfois coupables : il leur arrive de s'en prendre à la « doctorite » dans leur première page et d'annoncer, à la quatrième, que « M. le Dr Untel » a été promu à de hautes fonctions au département de l'économie publique ou au bureau fédéral de statistique.

De fait, cet usage qui, en français, est détestable et ne se justifie d'aucune façon, se répand de plus en plus. On n'ouvre plus une feuille publique imprimée entre Fribourg et Genève sans y lire au moins une information relative à un de ces « docteurs », qui ont conquis leur titre à la faculté de lettres, de droit, ou plus souvent encore des sciences sociales. Les docteurs en sciences sociales abondent aujourd'hui comme les sables de la mer que Jéhovah, en un temps très ancien, proposait à l'admiration d'Abraham. C'est miracle, dans ces conditions, que la question sociale ne soit pas encore résolue.

Tout le monde, ou presque, aujourd'hui, est docteur en quelque chose. En Allemagne, où l'on possédait déjà des variétés infinies de doctorat, on a inventé encore le « Dr-ing. » ! ou « docteur-ingénieur ».

Il se peut fort bien qu'en allemand l'indication d'un titre universitaire semble toute naturelle et que ce soit une politesse de ne pas l'omettre quand on s'adresse à la personne qui en est décorée. Mais pour des oreilles françaises, cette précision est saugrenue. Par malheur, en Suisse romande, on ne réagit plus guère ; il faut prévoir que dans quelques années, l'usage sera définitivement implanté. C'est ce que nous ne pouvons accepter de bon cœur.

L'usage français veut que l'on ne mentionne le titre de docteur, avant un nom propre, que s'il s'agit d'un médecin. Dans les autres cas, on l'omet tout simplement, à moins qu'il ne soit nécessaire pour expliquer ou justifier ce que l'on dit ; comme si, par exemple, on annonce qu'un nouveau professeur de littérature a été nommé et que l'on précise : « Monsieur X., docteur ès lettres, a été appelé à enseigner, etc... » Dans ce cas particulier, le fait que le nouveau titulaire est docteur ès lettres peut expliquer qu'il ait été choisi. Ou bien, s'il s'agit d'une publication savante, on dira que « M. Z., docteur ès lettres » ou « ès sciences » en a été chargé : c'est que, là encore, il peut n'être pas indifférent de savoir que l'on a requis les services d'un savant... pa-

tenté. Mais, dans ces cas, le titre suit le nom ; il ne le précède jamais. C'est comme une parenthèse que l'on ouvre, un renseignement que l'on donne en passant.

Dans tous les autres cas, il est vain et ridicule de nous apprendre que le gentleman dont on parle a subi avec succès les épreuves du doctorat dans une faculté universitaire.

Nous a-t-on assez rebattu les oreilles du « Dr » Wirth et du « Dr » Stresemann ? Ces deux hommes d'Etat ont rendu de grands services à leur pays. Le « Dr » Stresemann, qu'on voyait souvent à Genève, y était devenu populaire. Mais que nous importait qu'il fût docteur ? M. Briand qui a reçu le bonnet carré d'Oxford, ne s'est jamais fait appeler le « Dr » Briand. Que pensez-vous du Dr Poincaré, futur bâtonnier du barreau parisien ? Et du Dr Herriot, auteur d'une fort intéressante thèse sur la docte Récamier ? Et du Dr Clemenceau, — qui, lui du moins, était médecin ?

Les actes officiels de l'administration fédérale commettent continuellement l'abus en question. Le service d'information de la S. d. N. n'est pas non plus à l'abri de tout reproche. Mais, c'est l'Agence télégraphique suisse qui porte la plus grosse part de responsabilité. Jamais elle ne transmet une information relative à un de ces fameux docteurs — en droit, en philosophie, en tout ce que vous voudrez — sans indiquer le titre. « Dr Meyer » a été élu conseiller fédéral. L'assemblée était présidée par le « Dr Haeblerlin ». Le « Dr Musy » président de la Confédération, a répondu... Le « Dr Haab » a donné sa démission... Nous avons même le « colonel Dr Y. » et l'on pouvait lire ces derniers jours que le « Dr Scheiwiler » était élu évêque de St-Gall !

Ça, c'est le comble !

A quand le Dr Platon et le Dr Descartes ? A quand le pape Dr Pie XI et Sa Majesté le roi Dr Alphonse XIII ? Pendant qu'on est en si bonne voie, ou plutôt dans un état si aigu de « doctorite », pourquoi pas le Dr Dieu ? Car, enfin, si l'on croit en Dieu, on est bien obligé d'admettre qu'il est la science absolue. Et cela lui donne bien le droit à une manière de doctorat *honoris causa*.

Les rédactions de journaux qui reçoivent les dépêches de l'Agence télégraphique, mais n'ont pas toujours le temps de les corriger, en raison du travail hâtif qui leur est imposé, laissent imprimer ces mentions absurdes. Leur négligence contribue pour une grande part à répandre une habitude stupide, qui est une incorrection de langage ; les lecteurs, à force de voir qualifiés de docteurs des gens qui siègent dans un conseil ou gèrent des immeubles finissent par se persuader qu'une telle qualification est indispensable.

« Je crois que les Goths parlaient ainsi », disait le bon Dr Rabelais, dans son second livre sur le Dr Pantagruel, roi des Dipsodes.

Un fin musicien ! — En wagon, deux voyageurs s'interrogent sur leurs professions, leurs habitudes, leurs petits talents de société.

— Moi, dit l'un, je joue assez bien du violon.

— Ah !

— Oui ; de petits morceaux.

— Jouez-vous du Schubert ?

— Du Schubert ?... Non ; je vous l'ai dit : je ne joue que du violon !



ON AMI QU'AMAVE TRAO.

PIERRO à Gatollion et Samuët à Taquenet avoient z'ào z'u passà l'écoula enseimblo, et coumeint l'étiout dè la mèma tsambrà et decoutè l'on dè l'autro su lo reings, furont bintout fràrs-compagnons. Assebin, ein après, quand sè reincontràvont pè lè fàirès, tot lào bounheu ètài dè partadzi cauquies quartettès enseimblo po sè raccontà cè bio teimps dè la caserna, iò frequottàvont pè la Tornaletta, et iò, quand reintràvont on bocon trào tard la demeinde né, l'étiout dè covrà lo delon po allà queri la tsai, que sè fason traità dè rondze-bouli pè lè z'einfants dè Lozena.

Pierro ètài dè pè contrè Epalindzo, et Samuët dào coté dè Mézire, et Pierre, tot ein faseint ào paysan, maquignenàvè et brocantàvè tant que poivè. Assebin roudàvè lè fàirès po vairè se n'ia-và pas on coup à fère avoué cauquies vilhiès rossès. Por li lè z'affèrès et la mounia, c'ètài lo principat, et se poivè accrotsi on part dè pices dè 5 francs ein miquemaquie onna vilhie hèga à n'on bobet, cein lài reimpliacivè la concheince, kà n'ein n'avà min d'autra.

On dzo que se n'ami Samuët lài avà de que l'avà fatta d'on tséva, lo Pierro déguenautsà cauquie part onna vilhie cavala que n'ètài pegua bouna què po l'écorchào, et cè tsanro dè co-quien se peinsà que la porrà ein felà à se n'ami. L'avà z'uva quasu po rein, et après l'avà passàie ein couleu po lài fère on bio pà luisseint, lài avà rabistoquà onna quua, réssi lè deints et lài avà bailli à letsi à remolhie-mor po lài bailli on pou d'acquouet, mon gaillà tracè po la fàirè dè Mézire, iò l'avà rendez-vous avoué se n'ami Samuët, et après avà bin bragà l'hèga et bin marchandà, lài veind ma fà on bon prix et sè reinvà tot conteint.

Cauquies dzo après, Samuët s'apècut que l'avà ètài eindieusà ào tot fin, et s'ein va trovà Pierro po tàtsi dè défèrè lo martsì ; mà diabe lo pas que Pierro s'ein tsaillessà.

— Mà, lài fa Samuët, coumeint as-tou pu m'eindieusà dè la sorta, té, on ami ! kà cllia roùta que te m'as veindu est borgne, n'a min dè quua, l'a lo gourmo, lo crapaud ài quatro pì, et s'on l'appliyè, le cativè ; et tè deri toi net que n'arè jamé cru que n'ami coumeint tè m'ein fassè 'na pareille !

Pierro, ne savà trào què repondrè ; mà coumeint l'ètài on rebriqueu dào diablo, ne fut pas eimprontà grand-teimps et lài fà :

— Eh bin, vâi-tou, me n'ami Samin : t'amàvo trào ! et m'einnoyivo bin tant quand restàvo cauquies senannès sein tè vairè, que po mon bin mè faillà mè mettèrè on bocon ein bize-bille avoué tè, et l'est porquie mè su décidà à tè veindrè cè tséva, que n'est pas tant crouïou coumeint te crâi ; mà l'ein faut avàvè pedi, et se te vâo mè crairè, et po mè tranquillissà faut mainteni la patse.

Samuët eut bio fère totè lè z'herbès dè la